
“Basketball Diplomacy in Africa: An Oral History from SEED Project to the Basketball Africa League (BAL)”

An Information & Knowledge Exchange project funded by SOAS University of London. *Under the direction of Dr J Simon Rofe, Reader in Diplomatic and International Studies, Centre for International Studies and Diplomacy, SOAS University of London* jsimon.rofe@soas.ac.uk

Transcript: Bakary Sakho & Paul Odonnat Founders, All Parisian Games

Conducted by Dr Lindsay Sarah Krasnoff & Dr J Simon Rofe
*Research Associate, Centre for International Studies and Diplomacy,
SOAS University of London* Lk16@soas.ac.uk



Dr Lindsay Sarah Krasnoff

Je suis ici avec Bakary Sakho et Paul Odonnat. Dites-moi chacun votre âge et comment vous êtes arrivés dans le monde du basket.

Bakary Sakho

Bakary Sakho, 39 ans. J'habite à Paris dans le 19^e depuis 39 ans. J'ai commencé le basket en 1992, après les Jeux Olympiques de Barcelone de l'été 1992.

[C'était], l'inspiration avec Michael Jordan, Magic Johnson, Larry Bird. Donc avant ça, je faisais un peu tous les sports, un peu d'athlétisme, j'aimais bien le volley-ball, le hand. Et je suis tombé un jour, sur un sujet sur la Dream Team à la télévision. Puis un ami avait enregistré un des matchs de la Dream Team sur une cassette VHS, une cassette vidéo.

Et de là, je me suis passionné pour ce sport. Dès le début, alors j'ai vraiment beaucoup aimé, mais je n'avais pas la volonté d'aller tout de suite dans un club. Je voulais juste pratiquer dehors. Donc j'allais dans ce qu'on appelle chez nous des centres d'initiation sportive. Ce sont des centres où l'on fait un peu tous les sports et j'ai insisté pour jouer plus au basket qu'aux autres sports. Et en 1993, par une pure coïncidence, je me suis retrouvé devant un coach qui m'a demandé de faire une séance d'entraînement avec eux, et puis j'ai débuté comme ça.

Dr Lindsay Sarah Krasnoff

Ok, bon, merci. Et Paul ?

Paul Odonnat

Bonjour. Paul Odonnat, 38 ans. Également habitant du 19^e depuis 38 ans. A peu près la même histoire en ce qui concerne ma passion du basket. Donc le déclic, c'est vraiment la Dream Team de 92, les JO de Barcelone. Tout le basket NBA début 1990 avec Michael Jordan et les Chicago Bulls qui sont champions et également, évidemment, l'inspiration française avec le CSP Limoges qui devient champion d'Europe en 1993. Donc moi, je n'ai pas de parcours de joueur de haut-niveau. C'est vraiment la passion du basket NBA et français en tant que fan et joueur, mais pas de haut-niveau de compétition.

Dr Lindsay Sarah Krasnoff

Ok. Pour vous deux, quelle était l'inspiration pour commencer les All Parisian Games ? Et aussi, je sais que vous travaillez avec d'autres organisations sportives et d'autres projets autour du basket-ball. Quelles étaient l'inspiration et la motivation ? Qu'est-ce que vous espériez ? Quels étaient les objectifs finals ?

Paul Odonnat

L'idée des All Parisian Games, au départ (avant de s'appeler les All Parisian Games), est de fédérer la communauté basket-ball à Paris, et essentiellement la jeunesse, et valoriser le sport féminin. Donc en 2012, débutent les premières discussions autour des All Parisian Games. Un peu plus tôt, 2010, 2011, les premières réflexions autour de la volonté de se structurer avec un groupe d'amis du 19^e arrondissement, passionnés de basket.

Et donc, l'objectif était vraiment de fédérer la communauté basket, valoriser les jeunes, valoriser les filles et pouvoir toucher les pratiquants mais aussi les fans de basket (quel que soit l'âge et le niveau de jeu) à travers des événements culturels, sportifs, qui ne sont pas seulement dédiés à une élite. Pouvoir faire des événements gratuits pour que les parents, les enfants, les plus âgés, soient présents et valorisent la jeunesse... Même si aujourd'hui en 2020, on parle beaucoup de sport jeune, de sport féminin, au début des années 2010, ce n'était pas du tout le cas. Et les filles, même si le basket-ball a une culture féminine, une culture mixte [n'étaient pas mises en avant] alors qu'il s'agit d'un sport où le jeu féminin est naturelle. Pas comme au football par exemple ou au rugby, qui sont des sports très masculins. Le basket-ball est, en tout cas en France, toujours un sport où les deux sexes se rencontrent, sont proches, même les jeunes, les garçons, les filles, se supportent. Mais en termes d'évènementiel, en termes de valorisation, début 2010, c'était très, très faible à Paris. Donc c'était vraiment l'idée de comment valoriser le sport et comment fédérer la communauté basket-ball à travers des événements conviviaux, gratuits, qui peuvent attirer le plus grand nombre sans être excluant parce que beaucoup d'événements sont trop chers ou réservés à une élite.

Dr Lindsay Sarah Krasnoff

Ok. Comment est-ce qu'on décrit la jeunesse dans le 19^e qui était le premier public, les premiers joueurs et joueuses, pour les All Parisian Games ?

Bakary Sakho

Le 19^e est un arrondissement qui a une très bonne réputation en termes de niveau de basket. Cela a commencé il y a très longtemps. Alors il y a toujours eu des terrains qui sont très pratiqués en extérieur pour faire du streetball. [Il y avait] la cour du collège [Georges Méliès] dans les années 1990. Donc dans la cour du collège, les « grands », (il s'agit de gens comme Moustapha Sonko, ancien international français, par exemple qui était issu de ce collège), escaladaient le mur et jouaient au basket à l'intérieur. C'était un peu du basket sauvage, ils n'avaient pas le droit de le faire, mais il n'y avait pas de dégradations, et l'idée de tous ces jeunes c'était uniquement de passer le mur pour jouer au basket, passer un bon moment puis de repartir (sans qu'il y ait aucune autre nuance), donc cela a été toléré pendant plusieurs années. Ensuite, il y a eu en 1994, ce fameux terrain sous le métro aérien Stalingrad...

Donc il est né après le terrain de basket à Glacière, dans le 13^e arrondissement, mais il a été celui qui a été le plus pratiqué, qui a eu le niveau de jeu le plus intéressant, qui a [accueilli le plus] de personnalités qui y ont joué et qui a duré le plus longtemps en termes de rythme et de rigueur sur la pratique. Il y a d'autres salles dans l'arrondissement, mais qui sont plutôt des salles municipales, des gymnases, comme le gymnase Jean Jaurès [là où se déroulent aujourd'hui les All Parisian Games] qui à l'époque restait ouvert tout l'été. Ce sont des salles où le niveau de basket était très important chez les jeunes, qui toute l'année venaient jouer là, des jeunes qui [pour certains] jouaient en pro, en nationale et bien sûr [un « spectacle »] tous les fans de basket.

Et à Paris, les marques Nike, Reebok, Adidas, Converse... ont organisé des événements outdoor, streetball très importants à cette époque-là, à la Défense, au Château de Vincennes, au Trocadéro. Il y avait de très gros événements. Et à la fin des années 1990, début 2000, tout cet engouement s'est essoufflé. Donc il n'y avait plus d'événements comme ça, plus d'événements forts pour les jeunes mais on est passés plutôt à des événements portés par les institutions (comme la fédération de basket). Donc quand il y a « les projecteurs », comme lors du All Star

Game organisé par la LNB, [il s'agit de valoriser] les seniors, donc les adultes [et surtout les hommes]. Il n'y a pas d'espace d'expression forte pour le basket féminin, si ce n'est le basket académique.

La naissance du Quai 54, qui est né en 2003 (si je me trompe pas), était une réponse à ce besoin à Paris pour les jeunes, d'avoir des événements « pure rue », des événements gratuits qui valorisent le basket amateur (même si des professionnels participaient), organisés par des gens qui viennent de la culture basket. Et donc, en 2012, on constate qu'il y a des événements qui se font autour des seniors, des adultes, mais qu'il ne se passe absolument plus rien qui valorise la jeunesse. Alors qu'on avait constaté qu'à chaque fois qu'un club ou une structure organisaient un tournoi à petite envergure, il y avait malgré tout un vrai engouement et une grosse implication, une vraie mobilisation de la part des jeunes.

Et c'est là qu'on s'est dit qu'il faudrait un événement qui ne fasse pas suite à un événement associatif (dans le sens de faire un tournoi de basket sans ambition), ne pas faire un tournoi de basket qui va toucher uniquement des jeunes issus d'un quartier ou d'une ville en particulier, et qui ne pourra pas bénéficier aux jeunes qui sont des quartiers voisins. Et donc d'imaginer un événement qui serait inspiré de ce qui se fait déjà comme le All Star Game de la LNB ou le Quai 54 (qui se fait en plein air et qui est une festivité). Reprendre ce qu'il y a de fort dans ces événements mais l'adapter et l'offrir plutôt à des jeunes de moins de 20 ans. Faire en sorte qu'il y ait un temps fort autour du sport féminin. Parce qu'il n'existait pas de All Star Game féminin. Le Quai 54 n'a pas de tournoi féminin. Et donc c'était l'idée de faire un événement qui soit fort, qui ait de l'ambition et qui touche non seulement les jeunes de moins de 20 ans mais surtout les filles. Et donc c'est ce qui a permis à toute une jeunesse de s'identifier très vite parce qu'elle était en veille, elle pratiquait le basket mais elle n'avait pas de visibilité et elle n'était pas mise en avant et elle n'avait pas de célébrations dans l'année.

Toute l'année il y a un championnat, à la fin il y a une finale, tu gagnes la finale ou tu la perds, le sport s'arrête là. Mais [depuis 2013] les All Parisian Games sont une célébration pour toute cette jeunesse. Alors effectivement sur le terrain, il n'y a que 48 joueurs (24 garçons, 24 filles) sélectionnés, mais c'est un public très fort, très important, qui se mobilise et qui [a un impact

fort] auprès des plus jeunes (12, 13, 14 ans), qui rêvent un jour de devenir All Parisian. Et depuis 2013, ce qui s'est [passé, c'est que chaque année vous inspirez une génération]. Vous avez une génération qui avait par exemple 12 ou 13 ans en 2013, et qui est devenue All Parisian en 2018.

Dr Lindsay Sarah Krasnoff

Merci. Cette prochaine question, c'est pour chacun. On dit que la diplomatie sportive, c'est quand il y a la communication, la négociation, la représentation. On commence avec Bakary, selon toi, de quelle manière est-ce que la diplomatie du basket joue un rôle dans les choses moins tangibles, dans le développement en général mais aussi vis-à-vis de la diaspora africaine en France ou à Paris ?

Bakary Sakho

Alors, le point positif, c'est que la fédération organise le basket français et permet aux associations de structurer et de pouvoir participer aux championnats, de rencontrer des clubs pendant le weekend. Les centres de formation sont bien organisés. Le niveau fédéral, c'est-à-dire le niveau du championnat français, est très important. L'Équipe de France est très reconnue. La NBA regorge de français, l'une des pays étrangers, les plus représentés dans la ligue. Cette année, on a pu voir au All Star Game NBA, Rudy Gobert sur le parquet avec les meilleurs joueurs du monde, pour cette célébration. Donc ça, c'est le point très positif.

Le point manquant, je ne dirais pas négatif mais le point « manquant », c'est l'organisation des célébrations, les alternatives au basket institutionnel, donc fédéral. Comment on fait pour que les All Parisian Games voient le jour. C'est qu'il n'y a pas le travail réalisé par l'institution, par les médias... Les marques ont fait le travail un jour, et comme je l'ai dit tout à l'heure, elles l'ont fait un moment donné puis elles se sont retirées... Le côté négatif, c'est que quand elles veulent se retirer, elles le font parce qu'elles ne doivent rien, absolument rien, à personne. Elles n'ont pas obligation de le faire.

Et pourtant, entre ces deux mondes, donc le monde institutionnel – donc public – et le monde privé, il y a toute cette communauté qui d'un côté veut se former à travers le fédéral, qui consomme du produit chez les [marques] privés mais n'a pas cet équilibre du juste milieu qui lui

permet toute l'année, du 1^{er} janvier au 31 décembre, de vivre pleinement cette passion. On le voit un peu avec le football par exemple. J'ai bien dit « un petit peu » parce que la culture est beaucoup moins forte dans le monde du football que dans le basket, parce que le basket est lié au hip hop, aux *sneakers*. On a très tôt des films [qui valorisent cette culture] tels *Space Jam* (entre une célébrité, Michael Jordan, et une autre célébrité, Bugs Bunny), dans lequel on fait un lien entre deux mondes, le monde animé du cartoon et de la culture basketball (et par extension hip-hop et *sneakers*...). Et donc, tout ça permet, très vite, (avec une politique de développement sur le long terme), de pouvoir toucher la communauté basket et un public encore plus large. Et quand je dis communauté basket, vous avez les communautés ethniques et sociales à l'intérieur qui font du sport pour d'autres raisons. Car même si dans le sport il n'est pas censé y avoir de discrimination, elle existe, elle est là. Les gens ne font pas du sport pour la même raison. Les gens n'ont pas le même rapport avec la culture du sport. Moi je suis issu de l'Afrique de l'Ouest, enfant d'ethnie soninké. Et pour mes parents dans les années 1990, faire du sport, c'est un amusement, mais il n'y pas de perspective d'avenir quand on fait du sport.

Ça a évolué avec le temps, parce qu'aujourd'hui en 2020, beaucoup de jeunes soninkés de ma communauté sont devenus des footballeurs professionnels, des boxeurs professionnels, des basketteurs professionnels, donc finalement ces communautés-là finissent par découvrir qu'en réalité, venir en France, aller à l'école, ce n'est pas simplement finir avec un métier lambda de 9h à 17h dans un bureau ou un travail à la chaîne - peu importe le métier que vous allez exercer. Mais que le sport, en réalité, est un moyen de dépassement de soi et un moyen aussi d'insertion dans le pays et de développement sur le continent africain.

Au Sénégal par exemple, le sport national, c'est la lutte. Et pourtant, il y a une forte place pour le football. Il y a un engouement très fort pour le basket et les sénégalais sont plus sur le basket US que sur le basket français par exemple. C'est beaucoup plus le basket US, aujourd'hui on le voit bien avec quelqu'un comme Amadou Gallo [Fall] qui a fait son cursus aux États-Unis, donc c'est bien la communauté africaine, mais c'est une diaspora qui est partie vers les États-Unis et pas vers la France comme nos parents. Dans quelques jours, dans deux semaines à peu près, il doit se jouer, le premier match de la BAL (en partenariat avec la ligue NBA) sur le continent africain.

Et comment est-ce que la diaspora se sent impliquée à l'intérieur de tout ça, c'est uniquement à travers la question de l'identité. Quand il y a la CAN de football, les gens se mobilisent pour une seule raison, c'est l'appartenance à la communauté. C'est ça qui prévaut et qui fait que les gens se sentent concernés directement. Vous êtes en France, mais votre pays d'origine joue sur le continent, la CAN, et ben vous êtes dans cet engouement. Et c'est exactement la même chose pour le basket qui est en train d'émerger aujourd'hui de plus en plus, mais qui manque de visibilité. Encore une fois, c'est un sujet qui est très important, qui manque vraiment de visibilité. Aujourd'hui, grâce à internet, effectivement, on a beaucoup plus accès à la culture basket à travers le monde.

Même si le digital joue un rôle important, la télévision traditionnelle a un impact (sur une certaine audience) que n'a pas encore le digital. Aujourd'hui, si vous passez un match, par exemple de l'équipe de France de basket-ball... qui joue une finale et qui passe sur TF1 à 20h, ce n'est pas pareil que si elle passe sur une chaîne privée, câblée. C'est pas du tout la même chose quand [le match] passe sur une chaîne, non seulement câblée, privée, mais en plus à 15h au lieu de 20h sur TF1 un mercredi soir ou un vendredi soir. Donc c'est aussi ça, l'idée, on le voit bien, ça fonctionne avec le foot, pour le foot masculin. Ça marche beaucoup moins avec le foot féminin parce que pareil, il y a une attache qui est très différente. C'est un sport, le foot féminin ne peut pas être calqué au centimètre près au foot masculin parce que ce ne sont pas les mêmes performances, les mêmes attentes, et il n'y a pas la même visibilité. C'était un peu long mais c'était pour faire le lien avec la diaspora.

Dr Lindsay Sarah Krasnoff

Non, c'était très bien et tu as répondu à quelques-unes de mes questions. Avant qu'on avance, Paul, les mêmes questions pour toi ?

Paul Odonnat

Par rapport au lien entre la communauté basket et la diaspora africaine à Paris... ben, je retombe un peu sur ce que Bakary a dit, même si je n'ai pas grand-chose à rajouter, il y a peut-être un lien culturel à travers la culture basket. En fait, les références du basket, notamment le lien initial

[début 90] que nous avons ici, est la NBA qui où les joueurs afro-américains sont très représentés, et est liée très fortement avec la culture hip hop. Donc peut-être que ce sont des raisons, qui font qu'il y a un lien fort entre la culture basket-ball et les références culturelles afro-caribéennes ici, en tout cas à Paris, Ile-de-France, et donc un lien fort avec la diaspora.

Mais même si c'est évidemment, les valeurs du sport (et notamment de la NBA) c'est la volonté d'être global et universel. Il y a peut-être un attachement lié à ces fortes références hip-hop et la forte présence de joueurs afro-américains, ce qui fait qu'au début des années 1990, quand la NBA arrive en France, c'était tout de suite beaucoup plus exotique que le football, qui est ici le sport historique dans toute la vieille Europe. Après, pour faire le lien direct par exemple avec la Basketball Africa League, il y a encore tout à construire. Et ça va être l'objectif de la BAL [de créer cet attachement] et c'est aussi peut-être notre objectif, (les All Parisian Games) en termes de relais. Parce que c'est quelque chose dont on discute depuis quelques semaines avec Bakary, et qu'on a envie de faire aussi sur cette partie, c'est de pouvoir être un relais ici en France métropolitaine, un relai de la BAL vers la diaspora parce qu'il y a un très gros potentiel et surtout l'envie des gens de pouvoir suivre et supporter des équipes comme ils le font, comme Bakary a dit, pour la CAN.

On sent vraiment l'engouement populaire, un moment où les gens sont particulièrement fiers de leurs origines et vont aller regarder le championnat de foot avec les plus grandes nations africaines de football, et faire le parallèle ici avec la Basketball Africa League. Et toucher même un plus grand nombre de personnes au-delà de la communauté basket actuellement en fait. Donc je pense qu'il y a tout un travail à faire sur la manière et les codes à utiliser pour toucher cette diaspora.

Dr Lindsay Sarah Krasnoff

Ok. Une question pour vous deux. On pense à la NBA,..La ligue est américaine, même si c'est une ligue globale avec beaucoup de joueurs et beaucoup d'officiels qui ne sont pas américains. Mais à votre avis, est-ce que la Basketball Africa League, même si des gens africains (comme Amadou Fall, ou John Manyo-Plange) dirigent cette initiative, est-ce que c'est une chose néocoloniale ou simplement une chose différente ?

Bakary Sakho

Cela peut être perçu comme ça, je pense qu'on peut le percevoir comme ça. On peut avoir cette lecture-là, et se poser la question purement africaniste en se disant : est-ce que les fédérations africaines, les États africains (et la question de développement africain), ne sont-ils pas capable de mener à bien un championnat parce qu'il y a un vivier extrêmement important sur le continent et la diaspora à travers le monde ? Donc oui, sur une vision purement politique, elle serait en capacité, en termes de ressources, largement, de pouvoir le réaliser. Est-ce que c'est un mal que ça se fasse de cette manière-là ?

Mon avis personnel, c'est que non, pour une raison très simple, c'est que la ligue de basket américaine est surreprésentée par des africains américains, déjà pour commencer. La diaspora rêve, depuis toujours, de finir dans le championnat. Un jour, chaque enfant qui a débuté le basket, garçon ou fille, s'est imaginé finir en NBA ou finir en WNBA, donc c'est un rêve qui est dans le cœur de chaque jeune sportif et basketteur.

La communauté africaine aujourd'hui, cela dit, est en capacité aujourd'hui non seulement de se dire que ce n'est pas juste la NBA qui vient à l'Afrique. C'est aussi l'Afrique qui est capable de recevoir la NBA dans un partenariat qui peut être un partenariat intelligent, représenté par des dirigeants hommes et femmes qui sont issus de ce continent, qui le connaissent et qui sont nés dans ce pays, qui sont sortis pour aller en Occident pour aller se former, de revenir faire ce *giving back* pour développer ce sport. Donc il peut y avoir deux lectures, cette lecture purement panafricaine de dire « nous sommes capables de faire sans la NBA » et de développer une ligue à nous sur le continent africain, on peut se poser cette question-là.

Mais il peut aussi y avoir - et je pense qu'il faut aussi savoir mettre du positif dans ce genre d'actions - du bon sur le long-terme dans ce genre de dispositif. Si les choses se déroulent correctement, ça fera du bien à tout le monde. Et des enfants sur le continent pourront se dire, de manière très simple, finalement, s'il existe une ligue sur le continent africain, c'est l'ouverture de structures, d'écoles, de centres de formation, de formations de coach, de constructions d'espaces qui vont permettre une pratique plus intelligente et plus forte du basket sur le continent.

C'est pour ça qu'est né, par exemple, Oasis Sportive en 2015. C'était de dire comment on peut permettre sur le continent – et pour le coup, c'est au Sénégal, mais c'est un projet panafricain – une pratique plus forte, plus intelligente, plus cohérente du basket pour la jeunesse africaine. Et là, tant mieux, ça veut dire que nous sommes, en tant que porteurs de projet d'Oasis Sportive, pas incohérents d'avoir eu cette réflexion il y a cinq ans parce qu'aujourd'hui, la NBA dit:

« L'Afrique est un vivier, l'Afrique est l'avenir de ce sport ». Il est important de s'investir sur ce continent et de travailler d'abord effectivement avec la ligue qui va être très courte, avec très peu d'équipes par rapport au nombre de nations qui existent sur le continent africain. Ça sera que 6 pays et 12 équipes. Mais on peut commencer avec ça, ouvrir des infrastructures comme ça a été fait à Diamnadio au Sénégal, avec le Palais des Sports, également au Mali avec un super Palais des Sports, et à Kigali avec la super salle qui a été ouverte. Est-ce que sans ce projet de ligue BAL, ces salles auraient vu le jour ? Peut-être que oui, peut-être que non.

Aujourd'hui, c'est là. Je pense qu'il faut que la diaspora, ne se sente pas exclue et s'oblige, je dis bien comme ça, s'oblige [à participer à ce genre de dynamique]... C'est ce que Paul et moi faisons aujourd'hui avec notre équipe : nous nous obligeons à participer à ce processus et être un atout positif. Comment est-ce que nous allons faire, par exemple en termes de communication, faire en sorte que chez nous, ici, aujourd'hui, à travers notre événement le plus reconnu, les All Parisian Games, nous allons communiquer sur la BAL pour dire que ça existe. Nous allons organiser des projections où les gens pourront venir voir dans nos locaux. Nous allons demander des autorisations pour qu'il puisse y avoir des projections de ces matchs-là à l'extérieur pour que les gens vivent cette ligue, parce qu'elle nous appartient beaucoup plus que la NBA américaine.

C'est beaucoup plus la ligue des africains et de la diaspora que la ligue des américains. Donc je pense que c'est ma manière de [m'approprier] ce projet. Je n'ai pas entendu un propos tel que celui qui a été tenu par Jules Ferry sur ce « devoir de civilisation » sur les africains. Donc pour ma part, je ne le vois pas pour le moment comme une colonisation supplémentaire du continent africain, par le sport. Ce n'est pas comme ça que je le lis, mais effectivement, je ne suis pas dupe. Il y a aussi des enjeux qui sont extrêmement forts, financiers, du fait d'investir sur le continent africain parce qu'il y a un vivier qui est tellement énorme que des multinationales et des hommes d'affaires ont tout intérêt [à investir] sur le continent africain...

On préfère voir, pour le moment, le côté très positif, c'est que aujourd'hui sur le Sénégal, qui est le pays qu'on connaît le mieux en tout cas, les salles, les terrains extérieurs sont délabrés. Les salles intérieures sont pas opérationnelles comme celles qu'on pourrait trouver ici en Europe. Et si la BAL peut permettre d'avoir au moins, de façon opérationnelle, des centres de formation (qu'on appelle sports-études ici en France), des *high schools* avec des options basket, où des gamins pourront avoir des bourses pour aller à l'école et pratiquer leur basket, alors je dis que c'est une très bonne chose. Il faut que ça se fasse.

Dr Lindsay Sarah Krasnoff

Merci. Est-ce qu'on a connaissance d'autres personnes, hors NBA qui font le travail hors fédération ou hors ligue avec peut-être des coaches ou des collectifs indépendants qui travaillent sur le Sénégal ou en Afrique?

Bakary Sakho

Oui, il en existe. Sur le continent, en tout cas au Sénégal, il en existe beaucoup, mais il y a cette politique qui est malmenée, qui n'est pas correctement pensée, et son développement est beaucoup trop faible pour accompagner intelligemment. Ce que je disais en amont, en introduction de mon propos, c'est que le point positif de la fédération française de basket aujourd'hui, c'est le travail de manière assez cohérente pour que, si je décide demain de monter une équipe de basket, et bien je pourrai avoir (une fois que j'ai les ressources humaines) un gymnase pour entraîner mes jeunes au moins une fois dans la semaine. Et je peux m'inscrire assez facilement – pour ne pas dire très facilement – dans le dispositif de la fédération, non seulement pour faire un championnat mais aussi pour me former en tant qu'arbitre, me former en tant que coach, me former en tant que responsable de club.

Il y a la structure associative de Loi 1901 [en France] qui permet de monter une structure et de faire une demande de financement public et privé, chose qui n'existe pas au Sénégal par exemple. Si vous n'avez pas un soutien d'un homme politique que vous connaissez par exemple, ou d'une entreprise en particulier, vous n'existez pas, par exemple. Alors qu'en France, vous n'avez pas besoin d'avoir un soutien d'une marque forte pour pouvoir exister.

La preuve, les All Parisian Games sont nés en 2013 et le premier sponsoring et partenariat fort en 2017, pas avant. Et avant, nous existions comme si nous n'avions pas besoin de sponsoring. Maintenant, ce qu'apporte le sponsoring, la visibilité médiatique, c'est le fait qu'aujourd'hui nous puissions nous parler. Si quelqu'un comme toi connaît All Parisian Games, c'est parce que [l'évènement] a pris une dimension beaucoup plus forte qu'à l'époque, [lorsque] sa cible n'était que les jeunes concernés par la culture basket à Paris.

Donc oui, il y a des choses qui se font, mais nous avons des coaches au Sénégal, à Dakar, qui entraînent des jeunes mais dans des conditions archaïques. C'est-à-dire qu'ils sont en extérieur, il y a des trous dans le sol, les paniers penchent, il y a pas de filet avec le cercle, des ballons qui sont usagés... Donc ce sont des conditions extrêmement difficiles mais ça n'empêche que ça a donné [des talents], qu'il existe une équipe nationale forte au Sénégal, des basketteurs qui évoluent au haut-niveau, en France et aux États-Unis, qui sont originaires de ce pays et tout le reste du continent africain. Donc on connaît les noms aujourd'hui de jeunes qui sortent du continent africain, qui ont [étudié], en *high school* et *NCAA*, qui sont des joueurs NBA aujourd'hui, voire des joueurs *all star* comme [Joel] Embiid ou [Pascal] Siakam, et autres.

Donc le processus est là, mais je pense que c'est vraiment une question de développement politique, de sport, et avant une volonté politique. J'ai coutume de dire, si je devais revenir un peu sur la question de tout à l'heure, que ce n'est pas une question aujourd'hui de colonisation de l'Afrique par le sport, c'est une prise de décision – et pas une prise de conscience, une prise de décision – de la part de la communauté africaine sur le continent et sa diaspora de se dire : « nous pouvons très largement rattraper le niveau du sport international que l'on connaît aujourd'hui. Pourquoi ? Parce que nous avons la base, qui sont les ressources. »

Et les ressources, elles sont humaines. Parce que la France peut faire ce qu'elle veut, les États-Unis peuvent faire ce qu'ils veulent en termes de niveau d'organisation d'évènements, mais si vous n'avez pas les joueurs, vous ne pouvez absolument rien faire. Donc c'est d'abord une volonté de former correctement, d'avoir une vision sur le très long-terme et d'investir en ayant foi sur ce projet de développement politique par le sport, parce que ce n'est pas qu'une question d'athlètes - donc de courir et de transpirer – mais aussi de ressources financières, de

développement social. C'est aussi très lié à la spiritualité, parce qu'on le voit bien - si je donne l'exemple du Sénégal - la lutte qui est le sport national au Sénégal n'est pas dissociée de la tradition sénégalaise et de la religion. On ne dissocie pas les trois. Il y a le sport - la lutte - il y a la culture et la tradition - qui passent par la danse - et il y a les croyances ancestrales qui sont portées par ceux qu'on appelle communément des marabouts (ou pour d'autres des sorciers...), qui sont associés aux événements sportifs et qui font partie du consortium qui organise la lutte en Afrique. Donc c'est très important d'avoir cette vision-là, vision culturelle, spirituelle, sociale et économique. Et bien entendu, les questions d'environnement et de santé, parce qu'on ne peut pas dissocier sport et santé.

Dr Lindsay Sarah Krasnoff

Ok. Et plus généralement, quelles sont les autres opportunités que la diplomatie-basket peut offrir ?

Paul Odonnat

En général, il y a d'autres opportunités, [vers lesquelles] on poussait souvent les gens qui nous entourent. Au-delà d'une carrière professionnelle qui est finalement très marginale, parce que cela représente vraiment une minorité extrême, l'élite (ceux ou celles qui deviennent professionnels). Ce que peut permettre la pratique du sport et notamment du basket-ball, c'est de pouvoir étudier, enfin d'avoir une carrière universitaire, un cursus d'éducation universitaire, de pouvoir voyager, en tout cas, d'aller à la rencontre d'autres cultures. C'est l'influence dont on parlait tout à l'heure du fait que la NBA, effectivement, est une ligue globale. Elle a une influence énorme et finalement, même les championnats universitaires ou *high school* aux États-Unis sont visibles même ici, pour nous. Donc il y a des jeunes qui ne rêvent peut-être pas de NBA mais qui rêvent d'être en *NCAA*, qui rêvent de partir en Espagne, de jouer en Euroleague...

En fait, si tu fais le parallèle avec le foot, qui est un sport vraiment européen (et très centré pour nous, en France), il n'y pas forcément la vocation d'aller à l'étranger parce qu'on a un championnat qui est auto-suffisant. C'est la différence avec ce sport, c'est le basket global qui peut permettre vraiment de faire des passerelles entre les continents et justement, faire attention de ne pas avoir cette vision néocoloniale, comme tu le disais tout à l'heure, mais vraiment de

permettre des échanges bilatéraux, qui tirent les communautés vers le haut en termes d'éducation, de santé, d'*empowerment*, et aussi bien chez les jeunes filles que chez les garçons. Même si, évidemment, les enjeux chez les garçons sont beaucoup plus forts, même chez les filles, il y a quand même cette possibilité de voyager, de s'éduquer, et c'est certainement la partie, l'étape de développement la plus importante avec les questions de santé, d'éducation. – aussi bien chez les filles que chez les garçons.

Dr Lindsay Sarah Krasnoff

Et avec l'Afrique ?

Paul Odonnat

Avec l'Afrique, alors... toujours pour rebondir sur cette question de « est-ce que BAL sera néocoloniale ? », l'idée c'est surtout d'envoyer un message positif de valorisation du Sud vers le Nord et effectivement, ne pas se positionner - que ce soit chez les institutions fédérales, ligues ou les marques privées - avec un message ascendant qui vient du Nord vers le Sud. Mais vraiment d'avoir un message positif, de pouvoir former les joueurs, former les élites du Sud vers le Nord et justement, de pouvoir développer via le sport, et la diplomatie sportive, des territoires de manière économique (et avec la question de l'éducation), pour pouvoir permettre à certaines populations de grandir.

Enfin, il ne faut pas avoir une vision misérabiliste... Effectivement en Afrique, il se passe déjà de très belles choses et il y a des territoires qui sont déjà très développés. Mais on a une image, souvent, en tout cas dans le Nord, souvent un peu péjorative et c'est aussi l'intérêt de cette ligue de pouvoir envoyer un message positif, un message valorisant du Sud vers le Nord. Et ça va être également justement l'enjeu de la communication, du digital, de la création de contenu - et les messages qui vont être véhiculés à travers ce contenu- d'envoyer des valeurs positives et de pouvoir montrer aux diasporas, aux populations du Nord, qu'il y a des choses bien en Afrique, et de pouvoir également permettre à des gens de se dire : « on ira pas seulement vers l'Ouest mais également vers le Sud ». Donner envie à des gens d'aller en Afrique, pour faire du tourisme sportif, du tourisme culturel, du tourisme économique, et d'avoir des échanges égaux avec des

gens qui seront des deux côtes, qui seront force de proposition et ne pas utiliser le sport avec une vision néocoloniale.

Dr Lindsay Sarah Krasnoff

Une dernière question en lien avec la Basketball Africa League, et le support des stars, des étoiles NBA, comme Giannis Antetokounmpo. Quel est le symbolisme d'avoir cette double-culture comme Giannis qui est grec mais aussi d'origine africaine ? Pourquoi est-ce que c'est important pour, peut-être, les jeunes joueurs et joueuses des All Parisian Games ou des autres programmes ?

Bakary Sakho

Je vais donner d'abord une réponse très paternelle : c'est tout aussi important de célébrer son père et sa mère. En réalité c'est le premier niveau de réponse que j'ai envie de donner. C'est une réponse très symbolique. Tu as donné l'exemple de Giannis au niveau du basket. Je te prends un exemple qui s'est mal passé au niveau du football. Ce sont ces jeunes qui sont nés en France, formés par la France, qui a un moment donné, doivent faire le choix entre l'Équipe de France et leur pays d'origine. Et ce qu'on oublie, c'est que ce sont des choix de cœur, en réalité. C'est important pour nous, parce que c'est le cœur qui parle.

Le continent africain n'est pas n'importe quel continent. Si le continent africain était par exemple un continent fort, organisé, sans guerre, avec une jeunesse qui s'épanouit, [dont les pays sont] placés au rang des plus puissants au monde, je pense qu'il n'y aurait pas eu la même signification dans nos cœurs. Mais là, c'est une manière symbolique de dire que si le continent africain, est considéré comme riche au niveau de ses ressources mais faible politiquement, alors lorsque nous réussissons en tant que sportifs à travers nos événements, à travers une formation professionnelle, (et nous sommes fiers de dire que : « oui, le pays qui nous a vu naître est la France ») et bien nous sommes tout aussi fiers de marcher sur les terres de l'Afrique parce que ça nous paraît logique d'apporter cette énergie positive et cet espoir.

Donc voilà ce que cela donne comme symbolisme. Quand Giannis est originaire du continent africain mais qui fait partie de la classe sociale très pauvre à Athènes en Grèce, et qui finit

meilleur joueur du championnat NBA, donc l'une des ligues les plus importantes au Monde, c'est une double fierté. La fierté d'être africain et la fierté d'être grec. Il a eu le soutien de la Grèce. Même s'il vivait dans des difficultés importantes avec sa famille, mais la nation grecque et des individus ont su soutenir et accompagner cette famille, puis la NBA lui a donné la consécration, donc a reconnu son talent et sa persévérance en faisant de lui le MVP, le meilleur joueur au monde.

Et là, c'est une triple récompense. On a parlé de double-identité. Là, je pense qu'il y a une triple identité pour Giannis : africain, grec, américain. Et nous sommes fiers parce qu'on donne de l'espoir en réalité. Vous savez, il y a quand même une différence qui est très importante pour nous, le fait d'être africain, c'est associé à une couleur de peau. Cette couleur de peau fait que, partout où vous allez, vous êtes renvoyés automatiquement à ce continent.

Un exemple très simple que je vais te donner : Barack Obama, premier président a été dit noir des États-Unis. Mais il n'est pas noir. Sa mère est blanche, son père est noir. Donc il est issu d'une double culture, mais pourtant, il a été identifié et mentionné dans les médias comme étant le premier président noir. Mais ce n'est pas ça... Il est issu d'une double culture, donc le véritable premier président noir, nous ne l'avons pas encore eu. Ça va sûrement arriver, nous l'espérons, et de la même façon que nous avons été, nous - la diaspora africaine qui ne vit même pas aux États-Unis - nous avons été fiers de voir que cet homme est considéré comme étant le premier président noir du pays le plus puissant [du Monde].

Et bien, plus que la symbolique, cela donne de l'espoir. Giannis donne de l'espoir et la question de la double-identité, je finis sur ça, c'est vraiment une question de paradigme. Si le continent africain était positionné comme « première puissance mondiale », nous n'aurions pas les mêmes inquiétudes à savoir si nous sommes issus d'une double-culture ou pas. Mais aujourd'hui, ça nous tient à cœur car c'est une manière de contribuer à la survie ou à la nouvelle renaissance du continent africain. Le continent africain était un continent fort jadis, et qui le redeviendra un jour, à partir du moment où nous prendrons le temps de décider une politique intelligente qu'il faudra mener lors de ces prochaines années.

Dr Lindsay Sarah Krasnoff

Ok, merci pour les clarifications. Et dernière question, ces cinq ans d'ici, 2025, qu'est-ce qu'il peut se passer avec cette ligue, la Basketball Africa League ?

Paul Odonnat

On peut le dire... il n'y a pas forcément de « danger », [de concurrence], pour la NBA et pour la FIBA, car elles sont partenaires de la ligue. Donc espérons, que les moyens soient déployés de manière conséquente, pour pouvoir développer la ligue et qu'elle puisse être une des ligues fortes à travers le monde. Je ne pense pas que ça devrait pas poser de problèmes pour la NBA, la FIBA ou d'autres institutions sportives parce que ça ouvre un marché supplémentaire.

Après, l'enjeu va être, comme on l'a déjà dit, via le digital notamment, de créer le lien avec les diasporas. Donc en fait, on va se rendre compte très vite [de l'impact de la ligue]. On parle de diaspora française ou par extension européenne, mais il faut également penser aux diasporas nord-américaines. De fait il y a beaucoup de marchés qui peuvent être très, très réceptifs à la Basketball Africa League, donc on va avoir très rapidement, je pense, une première idée de comment la ligue va être reçue. Et l'atout et l'outil numéro 1 va être le digital : comment le contenu va être diffusé. Et si c'est bien fait, espérons qu'en 2025, elle soit l'une des ligues top dans le monde avec la NBA, la Champion's League, la NFL. Et si ce n'est pas le cas, il y aura encore un peu de temps pour faire du travail. Mais je pense qu'il y a vraiment la possibilité pour que cette ligue soit l'une des ligues les plus diffusées et les plus visibles au monde, que ce soit de manière domestique sur le continent avec justement une des populations les plus jeunes au monde, ou alors via les diasporas. Et ça va arriver vite, mais en tout cas espérons que les moyens financiers puissent permettre de développer cette ligue comme l'a fait feu David Stern avec la NBA, au niveau global, dès la réflexion et la genèse du projet.

END

Interview with Bakary Sakho (consultant, essayist) and Paul Odonnat (consultant, storyteller), February 2020

Co-Founders, All Parisian Games.

Members of Oasis Sportive in charge of Design and Creative Content (Senegal, France)

Conducted by Dr Lindsay Sarah Krasnoff

Research Associate, Centre for International Studies and Diplomacy, SOAS University of London Lk16@soas.ac.uk

Part of “**Basketball Diplomacy in Africa: An Oral History, from SEED Project to the Basketball Africa League (BAL)**,” an Information and Knowledge Exchange project funded by SOAS University of London. *Under the direction of Dr J Simon Rofe, Reader in Diplomatic and International Studies, Centre for International Studies and Diplomacy, SOAS University of London,* jsimon.rofe@soas.ac.uk

Published Online May 2020

© Centre for International Studies and Diplomacy, SOAS University of London

All rights reserved

10 Thornhaugh Street

Russell Square

London WC1H 0XG

<https://www.soas.ac.uk/cisd/>

Keywords

Basketball

Africa

Senegal

France

Sports Diplomacy

Gender

Basketball Without Borders

NBA Basketball Africa League

Subjects

Africa

Sports Diplomacy

Basketball

